

CD, concert : actualités de » Prima donna » l'opéra de Rufus Wainwright (2009)



CD, concert :
actualités de » Prima
donna » l'opéra de
Rufus Wainwright
(2009). Belle année
2015 pour Wainwright :
en septembre, son opéra



Prima Donna (créé en 2009) sort en disque et est repris à Athènes... De quelle diva le compositeur américano-canadien Rufus Wainwright s'est-il inspiré pour écrire son opéra Prima Donna créé en 2009 à Manchester ? Qu'il s'agisse de Régine Crespin ou de Maria Callas, l'oeuvre totalement chantée en français (cocorico!) évoque le retour à la scène d'une ancienne prima donna (« Régine Saint-Laurent ») à l'âge de 70 ans. A travers le livret, plusieurs thématiques passionnantes sont traitées ; l'image des artistes âgées (quel autre compositeur a conçu un rôle pour une soprano colorature mûre ?) et aussi la métamorphose de la femme et la perte de sa voix chantée donc de son identité y sont abordés : confrontée au jaillissement imprévu d'un sentiment amoureux irrésistible pour le journaliste venu l'interroger (incarné par le ténor Antonio Figueroa), la cantatrice comme Violetta Valéry (*La Traviata* de Verdi) à la fin de sa carrière parisienne, éprouve un désir irrésistible d'autant plus émouvant qu'il est intense et sincère, et vécu au crépuscule de sa vie... cette rencontre ressuscite chez la vieille artiste, toutes les scènes d'amour qu'elle a jouées sans les éprouvées réellement (en particulier quand elle chantait son fameux rôle d'Aliénor

: une prise de rôle qui la fait connaître et qui à l'époque avait déjà marqué le jeune journaliste). Leur rencontre et les épisodes du voyage de la diva dans son passé revivifié par l'apparition du jeune homme, font en particulier toute la valeur de l'acte II qui alterne immersion enchantée dans le passé où elle était jeune et adulée, et séquences plus âpres voire cyniques et désenchantées où l'ex diva évoque ses souvenirs perdus en présence du journaliste..

Deutsche Grammophon édite ce 11 septembre l'opéra Prima Donna en 2 cd avec dans le rôle titre, la créatrice Janis Kelly. Le chef George Petrou propose sa version de l'ouvrage lyrique **ce 15 septembre à Athènes**, Théâtre Odéon Hérode Atticus avec bonus vidéo (signé Francesco Vezzoli) destiné à attirer les geek et jeunes branchés, la photographe Cindy Sherman paraîtrait dans le rôle de la diva et dans des costumes portés par Maria Callas, prêtés par la maison Tirelli (« [PRIMA DONNA, a Symphonic visual concert](#) » : [programmé dans le cadre du Festival Epidaurus d'Athènes 2015, le 15 septembre, 21h30](#)). En seconde partie de soirée, le compositeur Rufus Wainwright participe à la soirée en interprétant une sélection de ses mélodies et songs favorites. Prochaine critique complète de l'opéra PRIMA DONNA de Rufus Wainwright (2 cd Deutsche Grammophon) dans le mag cd dvd livres de [classiquenews.com](#)

Reprises de Prima Donna de Rufus Wainwright à Lisbonne le 27 novembre 2015, puis à Hong Kong le 1er mars 2016 (Hong Kong cultural centre). [+ d'infos, voir le site de Rufus Wainwright](#)

CD, compte rendu critique.

Coffret événement : Ferenc Fricsay, Complete recordings on Deutsche Grammophon. Vol. 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. CLIC de classiquenews.com d'août 2015

CD, compte rendu critique. Coffret événement : Ferenc  Fricsay, Complete recordings on Deutsche Grammophon. Vol. 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. CLIC de classiquenews.com d'août 2015. Le présent coffret dévoile les coulisses et l'héritage d'un géant hongrois devenu artisan majeur de la « forge berlinoise », expert du métier lyrique et choral, né à Budapest en 1914, qui au lendemain de la guerre, capable de remplacer et Klemperer (La Mort de Danton de Gottfried von Einem à Salzbourg été 1947), et aussi Jochum à la tête du Philharmonique de Berlin, s'impose par sa capacité de travail hors norme (comme Karajan), une conscience architecturée spectaculaire, capable de diriger les plus grands plateaux mais en préservant toujours la tension, la clarté, l'éloquence du drame humain.

Idole à Salzbourg, Ferenc Fricsay dirige l'Opéra de Munich (dès 1956), s'impliquant sans compter au risque de la rupture physique (en novembre 1958, première attaque du cancer qui allait le ronger inexorablement). Puis c'est le Stadtische Oper de Berlin qui lui ouvre les portes comme directeur musical en avril 1960 : Ferenc Fricsay devait s'éteindre trois années plus tard en février 1963. Mais auparavant que d'accomplissements réalisés.



Voilà qui montre un parcours marqué par le travail, l'exigence, une pensée esthétique surtout d'une inflexible maturité, s'appuyant sur la connaissance experte des oeuvres et des partitions abordées. Le chef impressionne par son sens du détail, la clarté de ses conceptions d'ensemble, des trouvailles instruments/ voix, qui en une association harmonieuse et équilibrée réalisent l'accord toujours recherché, trop peu atteint chez ses autres confrères, entre voix et orchestre. La profondeur, des tempi larges, profonds, ralentis, un sens de la phrase musicale qui suit surtout la respiration et l'acuité naturelle du texte s'affirment ainsi de gravures en gravures. Son répertoire est large : Bartok (chanté en allemand), Verdi, Beethoven, surtout Mozart (un legs phénoménal) et quelques essais isolés mais d'une justesse poétique stupéfiante : Stravinsky (Oedipus Rex), Wagner (Le Vaisseau Fantôme), Gluck (Orphée, chanté en allemand), ... Ne parlons que de nos coups de cœur au sein d'un coffret exceptionnellement captivant.

CD 37. Il est un artiste avec lequel Fricstay s'est montré d'une amoureuse complicité : le baryton Dietrich Fischer Dieskau : le chef lui réserve de superbes rôles ; il enregistre aussi en 1951 et 1961, nombre de scènes lyriques extraites de divers opéras : leur Falstaff de 1951, ample scène de plus de 17 mn reste mémorable par l'instinct stylé du diseur comme l'imagination orchestrale du maestro qui veille à la clarté coloré du discours... Mais leur profonde compréhension de la psychologie s'affirme davantage encore dans l'air de Zurga des Pêcheurs de Perles de Bizet dont on reste frappés par la pureté des phrasés et sa résonance orchestrale. Ses Verdi ont la juvénilité ardente et lumineuse de Toscanini : une source à laquelle Abbado plus tard saura s'abreuver (scène de Don Carlo dans La Forza del destino)... c'est peu dire que le souffle seul de l'acteur, exceptionnellement articulé, conduit le drame grâce à un chef qui s'ingénie à le porter,

l'accompagner, sublimer le relief de son texte. Dietrich Fischer Dieskau a bien parlé de l'évolution du maestro : acuité des contrastes ciselés mordants au début puis contours tendres et amoureux justement dans les années 1950 et 1960. Ce cd 37 est un modèle d'élégance et de sensibilité et le français, comme l'italien du baryton mythique est stupéfiant de sobriété et d'intériorité. Voilà l'un des apports les plus saisissants du chef trop tôt fauché en 1963 à 48 ans.

Le directeur général de la musique de l'Opéra d'Etat de Berlin (Städtische Oper de Berlin) depuis 1960 engage un âge d'or lyrique offrant toujours à son baryton vedette de nombreuses prises de rôles dont le coffret témoigne ici : Papageno (1955) ; Orphée de Gluck (chanté en allemand en 1956) ; surtout Don Giovanni de 1958 ; Le Comte Almaviva des Noces de Figaro en 1960...

Fricsay, une passion lyrique

CD 13 à 26. Mozart : une source jaillissante intarissable. Ce sont les Mozart qui occupent le centre névralgique d'une géographie émotionnelle et esthétique d'un immense pouvoir d'attraction. Fricsay à Salzbourg comme à Berlin, s'y dévoile d'une finesse exemplaire, élégante et profonde, subtile et dramatique. Un équilibre d'une séduction immédiate et qui se révèle d'écoute en écoute, d'une justesse parfois plus grande que Boehm.

Nos préférés sont Don Giovanni, Les Noces : deux sommets du geste Fricsay, de surcroît sublimés par la prise aérée en stéréo : le duo, complice jusqu'à l'acharnement Dieskau / Kohn en Giovanni / Leporello, celui tragique composé par Anna et Ottavio (Sena Jurinac et Ernst Haefliger) atteint le sublime : entre eux quelle science de la caractérisation grâce au geste

particulièrement ductile et fin, mystérieux et cristallin d'un Fricsay idéalement équilibré, articulé, dramatique (pilotant les instrumentistes du RSO Berlin, d'un gant de fer); sans omettre non plus, La Flûte..., Idomeneo et l'Enlèvement au sérail. On rêve de ce qu'aurait pu donner Cosi (hélas absent du catalogue, le maestro étant mort avant d'avoir pour réaliser son projet de trilogie Da Ponte à Berlin). Comme accusant encore l'affinité du chef avec la subtilité mozartienne, l'Idomeneo, live de Salzbourg fin juillet 1961 (CD22-23), exceptionnel par la ciselure émotionnelle de chaque protagoniste à une époque où les seria du jeune Wolfgang n'intéressaient personne : Pilar Lorengar, Ernst Haefliger, Elisabeth Grümmer, Waldemar Kmentt incarnent avec une sincérité palpitante respectivement Ilia (vrai personnage principal), Idamante, Elettra, Idomeneo... Une gravure qui fait le prestige et l'excellence mozartienne de Salzbourg, avant que Harnoncourt et ses Viennois dépoussiérant ne viennent révolutionner l'approche de l'ouvrage, l'un des plus passionnants de Mozart.

Une autre perle doit aussi être soulignée : l'exceptionnel Oedipus Rex de Stravinsky (CD 30), travail de ciselure instrumental encore, avec le passionnant Ernst Haefliger, un autre pilier de la sonorité dramatique Fricsay (1960).

Le Vaisseau Fantôme (mono berlinois de novembre 1952, CD 34-35) s'impose tout autant par l'énergie printanière (toscaninienne) de l'orchestre : une vision très sûre, et structurée sur laquelle glissent littéralement le parlé/chanté des solistes, dont le sens du verbe et l'articulation du texte (y compris pour l'excellent chœur) font merveille : la Senta solide et incisive, vrai cœur ardent d'un romantisme embrasé et si proche du texte de Annelies Kupper est époustouflante. Outre la tenue des aures solistes dont l'Erik d'Ernst Haefliger, le Höllander de Josef Metternich, la direction vive et percutante, la maîtrise des masses (chœurs et solistes)

dévoilent là encore la sensibilité du maestro.

Cependant que Les Saisons de Haydn (deux versions ici présentées : CD 7-8 / CD 9-10) séduisent immanquablement par la profondeur des couleurs orchestrales que le chef sait y apporter, toute la science du narrateur, de l'architecte spatial au service d'une évocation pastorale de plus spirituelle (introduction schubertienne de l'Hiver) s'affirme avec une délicatesse et une respiration intérieure des plus captivantes. Le choix des solistes fait aussi toute la valeur des deux lectures de plus en plus investies et introspectives d'un Fricsay, séduit autant par l'éclat suave que le chant sombre et intérieur. Avouons finalement par sa puissance et son souffle, sa certitude intérieure, la seconde version (live Berlinois de novembre 1961 : CD 9-10) avec des complices familiers Maria Stader (Hanne), Ernst Haefliger (Lukas), et l'excellente basse Josef Greindl (Simon... qui fait aussi un excellent Osmin dans l'Enlèvement au sérail). Acuité des inflexions les plus sensibles (vocales et instrumentales), tempi larges et pleinement investis, lumière intérieure : tout Fricsay est là qui place Haydn à la plus grande place, héritier des oratorios de Haendel, du drame humain de Mozart et par sa carrure symphonique, précurseur de Schubert et de Beethoven.

La Messe en ut KV427 de MOZART : un sommet irrésistible

Côté oeuvres chorales, outre le Stabat Mater de Rossini et les deux versions du Requiem de Verdi, c'est assurément la Grande Messe en ut de Mozart, – stéréo berlinois d'octobre 1959 (CD13), qui se distingue : s'y dessinent une ferveur et un recueillement progressif absolument passionnant, en rien épais ni solennel : mais humain et intime (l'ange radieux de Maria

Stader en introduction, se fait caresse immédiate et naturelle, que ni les Bohm ni les Karajan ne sauront ensuite égaler par l'intensité naturelle, investie par la grâce. La pertinence des voix (les deux sopranos associés : Stader/Töpper et le ténor Ernst Haefliger produisent des joyaux vocaux, étincelles et fusions attendries et percutantes (sublime Quoniam tu solus sanctus, l'un des moments les plus bouleversants de la partition, avec évidemment le céleste « Et incarnatus est » pour soprano I)-, l'éloquence de l'orchestre et du chœur, la conception globale affirme Fricsay à son meilleur. Le sens de l'architecture qui va crescendo sans jamais perdre ni la clarté ni la sincérité restent superlatif. Un sommet mozartien. L'année suivante la même Maria Stader prête sa voix plus âpre et dévorée par l'angoisse d'une mort de souffrance dans la seconde lecture du Requiem de Verdi (CD 32-33) : une expérience collective aux déflagrations subtiles qui place l'homme face à lui-même dans un cycle d'une violence et d'une tendresse rares (d'autant que le complément de ce Verdi inoubliable comprend aussi les Quatre pièces sacrées de 1952 réalisées avec le même chœur berlinois : RIAS Symphonie Orchester Berlin (la seconde séquence Stabat Mater avec orchestre, bouleverse par son humanité franche, la sobriété et la justesse de la direction). Ne serait ce que pour ces deux seuls accomplissements, le présent coffret mérite le meilleur accueil. Une somme musicale et esthétique inestimable à écouter de toute urgence.

En bonus et non des moindres, car voir le geste de Fricsay est une expérience aussi formatrice que voir Carlos Kleiber, Kubelik ou Karajan, l'éditeur ajoute des compléments irrésistibles eux aussi : répétitions et performances finales de l'Apprenti sorcier de Paul Dukas (1961), la Suite Hary Janos de Kodaly (1961), deux sessions complètes comprenant répétitions préalables puis performances, réalisées à Berlin. Coffret incontournable.

CD, compte rendu critique. Coffret événement : Ferenc Fricsay, Complete recordings on Deutsche Grammophon. Vol. 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. CLIC de classiquenews.com d'août 2015

People, signature. Le contre ténor vedette Franco Fagioli signe chez Deutsche Grammophon



People, signature. Le contre ténor vedette [Franco Fagioli signe chez Deutsche Grammophon](#). En septembre 2015, un Orfeo de Gluck déjà attendu, puis son premier récital DG en 2016. Très sollicité sur la scène, miroir au masculin de Cecilia Bartoli (sa muse et son modèle), le chanteur argentin détonant Franco Fagioli, (3 octaves à sons actif) qui dégage les notes comme une mitrailleuse (à la façon de Bartoli justement d'où son surnom « Monsieur

Bartolo »), après avoir publié ses premiers albums chez Naïve (récitals discographiques Cafarelli puis Porpora), vient de signer un contrat d'exclusivité chez Deutsche Grammophon. C'est le premier contre ténor à intégrer la prestigieuse étiquette en or. Vocalises claires et articulées, timbre soyeux, flexibilité dans tous les registres, voix impétueuse et intense, articulation technicienne et précise, none compte

plus les qualités expressives et musicales du plus grand contre-ténor actuel, dont le sens dramatique et l'instinct de caractérisation supplante aisément ses aînés pourtant célébrés à leur époque, Jaroussky ou Lesne. Habituel partenaire de son confrère et aîné Max Emanuel Cencic (artiste chez Decca), Franco Fagioli suscite l'adhésion par ses prises de risques mettant sa voix puissante et fine au service de partitions ou de programmes originaux. Monteverdi, Frescobaldi, les Napolitains virtuoses dans la sillon de Porpora (sans omettre Leonardo Vinci), Handel évidemment mais aussi Hasse, Le Fagioli affirme un goût du défrichement attachant et souvent pleinement convaincant.

Prochaine parution : Orfeo e Euridice de Gluck, version originelle (italienne, créée à Vienne dès 1762, chez Archiv Produktion), annoncée le 11 septembre 2015 : Franco Fagioli y chante le rôle-titre. Son premier récital comme soliste sortira chez Deutsche Grammophon en 2016.

En LIRE + sur la page de Franco Fagioli sur [club Deutsche grammophon](#)

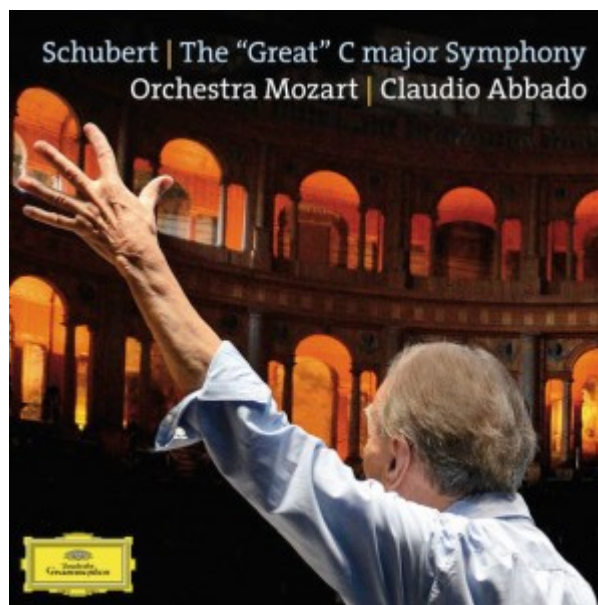
Et bientôt, la critique développée du cd Orfeo e Euridice de Gluck (version Vienne 1762) dans le mag cd, dvd, livres de [classiquenews.com](#)

LIRE aussi notre critique complète du [cd Arias de Porpora \(Naïve, 2013\)](#) par Franco Fagioli, cd élu CLIC de classiquenews en septembre 2014.

CD, critique compte rendu. Schubert : Symphonie n°9 « la grande ». Claudio Abbado, Orchestra Mozart (1 cd Deutsche Grammophon, Bologne, 2011)

CD, critique compte rendu.
Schubert : Symphonie n°9 « la grande ». Claudio Abbado, Orchestra Mozart (1 cd Deutsche Grammophon, Bologne, 2011). Après [une Symphonie n°9 de Bruckner \(Lucerne, 2013\) sublime par ses élans et vertiges spirituels malgré la massivité de l'effectif, également éditée par Deutsche Grammophon](#) (CLIC de classiquenews de juillet 2014),

voici une autre gravure de septembre 2011 à Bologne où le maestro avait depuis 2004 fondé l'Orchestre Mozart, famille d'instrumentistes mêlant talents chevronnés et jeunes apprentis déjà très expérimentés : de cette équipe à double profil, si complémentaire (les vertus de la transmission transgénérationnelle), Abbado fait une équipe lumineuse animée par une cohérence exceptionnelle, d'une énergie mesurée et nuancée qui fait littéralement merveille dans une vision attendrie, palpitante, instrumentalement et architecturalement ... totalement superlative : malgré l'ampleur là aussi de l'orchestre, Abbado sait distiller une claire électricité des cordes, ce fruité langoureux et nostalgique, sachant constamment balancer entre énergie, noblesse, gravité et



détachement tendre, voire jaillissement poétique entre le rêve inespéré et l'innocence recouvré (par la voix de la clarinette et du hautbois dans l'Andante con moto.

En septembre 2011 à Bologne, Claudio Abbado retrouve son
Orchestra Mozart

Le Schubert étincelant du dernier Abbado

Le chef (qui devait s'éteindre 3 années après ce concert le 20 janvier 2014 des suites d'un cancer) apporte sa profonde connaissance du massif symphonique composé par Schubert entre 1825, et qui réalise un chef d'oeuvre dans l'art du romantisme symphonique immédiatement après Beethoven. L'urgence qu'il imprime au dernier mouvement, allegro, se fait danse subtilement mesurée, avec un soin pour les détails dans la combinaison des timbres, une intelligence de la clarté et de la transparence entre les pupitres qui s'avèrent bénéfiques. Le feu jamais épais, son énergie d'un raffinement inouï, font les délices de cette réalisation de surcroît un live où c'est le geste complice, amoureux, et si perfectionniste du chef qui rayonne après sa mort. L'œuvre est un poncif dans son catalogue : il l'a abordé tôt dans sa carrière, dès 1966 à La Haye, et affinité secrète et continuelle avec Franz, le jeune Claudio avait remporté le Concours Koussevitsky (le grand chef créateur et défenseur des Symphonies de Sibelius) en 1958 avec une autre Symphonie schubertienne, la troublante et

énigmatique « Inachevée ». Ici, avec la même finesse poétique, Abbado dévoile dans une version complète comprenant toutes les reprises (soit un peu plus d'une heure en durée), la versatilité structurelle de Schubert entre l'allant inextinguible et le recul introspectif, d'une tendresse infinie. L'écart aurait paru acrobatique ailleurs : ici il est générateur d'accomplissement et de jaillissement constant. Une fête savoureuse, des timbres en accord, un chef au sommet de la connivence. Magistral. CLIC de classiquenews.

CD, critique compte rendu. Schubert : Symphonie n°9 « la grande ». Claudio Abbado, Orchestra Mozart (1 cd Deutsche Grammophon, Bologne, 2011 – Réf.: 00289 479 4652).

**CRITIQUE, CD. Evgeny KISSIN :
The Salzburg Recital – Berg,
Chopin, Gershwin, Khrenikov
(encores) (1 cd Deutsche**

Grammophon – août 2021)

CRITIQUE, CD. Evgeny KISSIN : The Salzburg Recital – Brg, Chopin, Gershwin, Khrenikov (encores) (1 cd Deutsche Grammophon – août 2021) – Les 13 et 14 août 2021, dans le Grosses Festspielhaus de Salzburg, Evgeny Kissin réalise un récital solo, en mémoire de sa seule professeure / in memoriam : Anna Pavlovna Kantor (décédée en juillet 2021). La rare



d'ouverture Berg, pendant plus de 13 mn, diffuse ses questionnements affleurés, irrésolus, répétant à l'infini des interrogations harmoniques suspendues, éperdues... sans réponses. Jusqu'au poudrolement sonore qui explose toute matérialité musicale.

Facétieuses et fugaces, comme des pochades ou bambochades scintillantes, les pièces de Khrenikov, expose la volubilité digitale du pianiste, peintre et poète, au toucher aérien (Dance), caressant, suggestif, son goût du brio funambule, des épisodes brefs, secrets (5 pièces).

Plus chantants, swingués avec subtilité et aussi fermeté, les 3 Préludes de Gershwin égrènent avec le même brio, toute l'imagination si mélodique et rythmée du roi du classique jazzy dont le dernier volet (Allegro ben ritmato e deciso), idéalement débridé, fouetté, articulé, en une transe crépitante.

Salzbourg 2021

Le piano scintillant nuancé d'Evgeny Kissin

La suite du programme est plus introspective et comprend Chopin dont le pianiste souverain sur ces terres, joue plusieurs pièces qu'il a marqué spécifiquement, entre ivresse éperdue, souvent au souffle extatique (Nocturne opus 61/1) ; ses rubatos, ses phrasés filigranés écartent tout effet appuyé, privilégiant un allant naturel comme distancié mais d'une articulation claire et idéalement sobre (vocalises et trilles sans aucun effet, d'une régularité, sans les maniérismes habituels).

Rayonne ainsi une ivresse heureuse que le pianiste semble ressentir, éprouver, partager avec son public (Impromptus, en particulier le No2 opus 36, à l'abattage cristallin, comme tendre et foudroyé, aux splendides crépitements finaux) ; sans omettre les éclairs de la passion la plus tempétueuse, d'une véhémence cependant toute maîtrisée et idéalement canalisée, aux arêtes ciselées comme des couperets, aux scintillements fulgurants là encore (Scherzo opus 20) : tout est là, dans cette soie souple et détaillée qui ne refuse pas des éclairs de sidération ; la Polonaise opus 53 est tout aussi impétueuse, d'un panache aux phrasés cependant filigranés : douceur et déflagration, ivresse éperdue qui en pièce finale emporte des tonnerres d'applaudissements.

Les 4 « encores » / bis entretiennent davantage le lien qui

s'est tissé alors entre l'audience et le soliste seul en scène ; habitué des récitals, et sachant ménager la surprise, Evgeny Kissin décoche quelques flèches d'une fulgurance intacte, en particulier dans son propre tango (Dodecaphonic tango, âpre, vraie machine à la trépidation rythmique) préludant au somptueux et libre, comme improvisé Scherzo de Chopin opus 31 (de plus de 10 mn) : il est lunaire, onirique, dont les crépitements rappellent ce sens du muscle et d'une nervosité incandescente qui produisent des contrastes vertigineux. Remarquable musicalité, profonde, sobre, toujours admirablement nuancée, aux effets contrastés mesurés, d'autant plus percutants. Le roi Kissin signe l'un de ses meilleurs récitals.

CD Evgeny KISSIN : The Salzburg Recital – Berg, Chopin, Gershwin, Tikhon Khrenikov (encores) (1 cd Deutsche Grammophon – août 2021)

CD, coffret. Karajan : the

opera recordings (Deutsche Grammophon, annonce)

CD, coffret. Karajan : the opera recordings (Deutsche Grammophon). Voici une somme discographique considérable et qui compose l'intégrale des opéras enregistrés par Herbert von Karajan chez Deutsche Grammophon : c'est donc l'une des parts importantes du Graal lyrique de DG. Le coffret est aussi somptueusement édité (avec hélas pas de traduction en français des importantes contributions du livret d'accompagnement, c'était déjà le cas du précédent coffret Karajan, dans son habit rouge , autre somme de 78 cd absolument incontournable et tout autant remarquablement édité : [Karajan 80s / Karajan : les années 1980](#)). Qu'importe la nouvelle boîte magique réunit 27 ouvrages (26 opéras proprement dits, dont 2 ouvrages doublonnent Tosca et Der Rosenkavalier offrant une possibilité de comparaison passionnante + l'oratorio La Création de Haydn), autant d'enregistrements à écouter d'urgence pour se nettoyer les oreilles et comprendre le legs du plus grand chef lyrique autrichien du XX^e, aux côtés de Böhm (dont DG nous gratifie aussi simultanément, en juin 2015, d'un coffret dédié à ses derniers enregistrements symphoniques avec le Wiener Philharmoniker, la Staatskapelle de Dresde entre autres, dont la 9^{ème} de Beethoven, le Requiem de Mozart, les Symphonies de Mozart, Schubert, Bruckner : Karl Böhm – Late recordings : Vienna, London, Dresden, 23 cd Deutsche Grammophon).





Le coffret du Karajan lyrique chez DG s'impose à tout mélomane car outre le perfectionnisme légendaire du chef se joint aussi une très fine connaissance des possibilités technologiques de l'époque qui infléchit aussi l'esthétique sonore des enregistrements : ainsi, aux côtés du geste et de l'intention interprétative et artistique, il y a bien chez Karajan, la volonté et l'accomplissement d'une sonorité affinée pour l'enregistrement proprement dit (même si le coffret comprend plusieurs live de Salzbourg).

*26 opéras, 1 oratorio composent le legs de Karajan chez
Deutsche Grammophon*

**Intégrale Karajan : un Graal
lyrique by DG**



Jusqu'en 1966, le maestro n'enregistre alors qu'avec le Wiener Philharmoniker puis à partir de son intégrale du Ring wagnérien, Karajan pilote aussi le Philharmonique de Berlin. A la tête de ses deux phalanges de prédilection, **Berliner Philharmoniker** et Wiener Philharmoniker, le chef emblématique de la marque jaune, nous lègue ici un corpus phénoménal qui portant l'esthétique des années 1960, 1970, 1980, soit 3 décennies de

réalisations menées tambour battant, récapitule une pensée musicale dédiée à l'opéra, réunissant alors les meilleurs chanteurs dans des rôles que le chef a spécialement choisi pour chacun en fonction de ses aptitudes expressives. Voici 26 opéras avec en bonus un oratorio (La Création de Haydn) et un programme dédié aux ouvertures de Suppé. L'analyse globale en dehors des contingences de chronologie, fait apparaître la place privilégiée de Verdi (le champion du coffret avec 6 partitions : Il Trovatore, Un ballo in maschera, Don Carlo, Otello, Falstaff), Puccini et Wagner (Karajan enregistrant au moins 5 ouvrages de chaque, y compris Puccini dont il aborde deux fois Tosca : avec en 1962 et en 1979. L'intégrale du Ring des années 1960, – remarquable accomplissement au studio-, ainsi complété par Parsifal, pèse de tout son poids grâce là encore à une vision de studio très spécifiquement élaboré pour l'enregistrement avec des solistes au format et au chambrisme requis : le fini sonore et la spatialisation y sont tellement raffinés que se réalise ici la conception d'un véritable théâtre musical. Mozart paraît avec seulement 3 ouvrages : Les Noces, Don Giovanni, La Flûte ; quand Richard Strauss, deux fois seulement et pour le même opéra : Le Chevalier à la rose, version de 1960 puis 1982, toutes deux avec le Wiener P., à 22

ans d'intervalle.



Karajan chez DG ne peut être oublié ne serait-ce grâce à ses autres lectures tout autant remarquable tant par le choix des protagonistes que la conception globale des ouvrages retenus, comme c'est le cas de : Carmen de Bizet, Die Lustige Witwe de Lehar, Pagliacci de Leoncavallo, Cavalleria Rusticana de Mascagni, Boris Godounov de Moussorsgki, Die Fledermaus de Johann Strauss fils. Un opéra, un compositeur : l'équation permet au chef de se renouveler à chaque production, s'accompagnant des ingénieurs chevronnés pour capter le mieux possible l'intensité émotionnelle requise chez chaque chanteur.

Sommaire du coffret par compositeur

BIZET

Carmen, Berliner P, chœur de l'opéra de Paris, Berlin 1982 et 1983

GLUCK

Orfeo ed Euridice, Wiener P, Salzbourg, live 1959

LEHAR

Die Lustige Witwe, Berliner P, Berlin 1972

LEONCAVALLO, MASCAGNI

Pagliacci, Bergonzi, Scala, 1965

Cavalleria Rusticana, Bergonzi, Scala, 1965

MOZART

Le Nozze di Figaro, Wiener P, Vienne 1978

Don Giovanni, Berliner P, Berlin 1985

Die Zauberflöte, Berliner P, Berlin 1980

MOUSSORSGSKI

Boris Godounov, Wiener P, Vienne 1970

PUCCINI

La Bohème, Freni, Pavarotti, Berliner P, Berlin 1972

Tosca 1, Leontyne Price, Giuseppe di Stefano, Wiener P, Vienne 1962

Tosca 2, Katia Ricciarelli, José Carreras, Berliner P, Berlin 1979

Madama Butterfly, Mirella Freni, Luciano Pavarotti, Wiener P, Vienne 1974

Turandot, Katia Ricciarelli, Domingo, Raimondi, Wiener P, Vienne 1981

J. STRAUSS II

Die Fledermaus, Wiener, with guests, Vienne 1960

R. STRAUSS

Der Rosenkavalier 1, Della Casa, Jurinac, Güden, Edelmann, Wiener P, Salzburg Live 1960

Der Rosenkavalier 2, Tomowa Sintow, Baltsa, Perry, Moll, Wiener P, Vienne 1982

VERDI

Il Trovatore, Leontyne Price, Franco Corelli, Wiener, Salzburg Live 1962

Un Ballo in mschera, Domingo, Jo, Wiener P, Vienne 1989

Don Carlo, Siepi, Fernandi, Jurinac, Bastianini, Wiener P, Salzburg Live 1958

(sans l'acte de Fontainebleau : acte de innocence galante celle de l'Infant et d'Elisabeth)

Aida, Tebaldi, Simionato, Bergonzi, Wiener P, Vienne 1959

Otello, Tebaldi, del Monaco, Wiener, Vienne 1961

Falstaff, Taddei, Kabaivanska, Ludwig, Wiener P, Vienne 1980

WAGNER

Le Ring, Berliner P, 1966-1969

Das Rheingold, DFDieskau, Berlin 1967

Die Walküre, Janowitz, Vickers, Talvela, Crespín, Berlin 1966

Siegfried, Jess Thomas, Gerhard Stolze, Berlin 1969

Götterdämmerung, Helge Brilioth, Janowitz, Ludwig, Berlin 1969

Parsifal, Van Dam, Von Halem, Moll, Peter Hofmann, Nimsgern,
Berliner P, Berlin 1980

BONUS – HAYDN

Die Schöpfung, Janowitz, Wunderlich, Prey, Wiener P, Salzbourg
live 1965

Première analyse : répertoire et chanteurs par décades

Un regard sur les réalisations ainsi produites de Salzbourg, Vienne à Berlin dans l'ordre chronologique, permet de distinguer périodes et équipes artistiques par lieux et selon les époques, dessinant une évolution dans l'approche du répertoire.

La fin des années 1950 offre le plus ancien témoignage DG, un live de Salzbourg de 1958 : Don Carlo de Verdi avec Siepi, Fernandi, Jurinac, Bastianini, Wiener et bien sûr le Wiener Philharmoniker (mais sans l'acte galant innocent de Fontainebleau) ; puis de 1959, date aussi un second live de Salzbourg, Orfeo de Gluck.

Les années 1960 sont marquées par la collaboration avec Tebaldi dans Aida et Otello sans omettre, deux témoignages illustres propres au début des années 1960, les premières versions du Chevalier à la rose (Der Rosenkavalier) avec Della

Casa, Jurinac, Güden, Edelmann (autre Live de Salzbourg 1960) et Tosca avec la furieuse et sensuelle, Leontyne Price, aux côtés de Giuseppe di Stefano, en 1962 ; Karajan retrouve d'ailleurs la même année une Price féline et de braise dans Il Trovatore. Le maestro enregistre et dirige uniquement avec le Wiener Philharmoniker.

Sa collaboration avec le Berliner Philharmoniker débute en 1966, pour l'intégrale du Ring de Wagner, premier cycle d'envergure, égalant celui légendaire et le premier en stéréo de l'histoire du disque, de 1958 signé par Solti (et que Decca sort simultanément en juin 2015 également au coffret Karajan).

Les années 1970 sont celles où Karajan se partage entre ses deux orchestres : Berliner et Wiener, selon les productions programmées. D'autres équipes et d'autres tempéraments depuis emblématiques du star system (qu'a cultivé la machine Karajan) s'affirment, attestant entre autres alors de l'essor du chant mozartien comme Puccinien sous la direction du maestro : après un Boris Godounov (Nicolai Ghiaurov dans le rôle titre, Martti Talvela en Pimène et Galina Vishnevskaya en Marina), tendu, proche du texte comprenant donc l'acte Polonais (1970), Karajan enregistre avec le couple irradiant, lumineux, irrésistible Freni / Pavarotti (La Bohème, Berlin 1972), Madama Butterfly (Vienne 1974), puis Les Noces de Figaro (avec Tom Krause, Anna Tomowa-Sintow, Ileana Cotrubas, José Van Dam et l'éblouissante Frederica von Stade en Cherubino... Vienne 1979) et surtout sa seconde Tosca avec un autre couple phare du bel canto : Ricciarelli et Carreras (Berlin 1979).

La dernière décennie, celle de la grand maturité, les années 1980, avec les mêmes deux orchestres philharmoniques, comprend les derniers Mozart : Flûte enchantée (Berlin 1980 avec Tomowa-Sintow et Baltsa, que l'on retrouve dans Don Giovanni de 1985 avec Samuel Ramey dans le rôle titre et Kathleen Battle en Zerlina) ; Baltsa et Tomowa-Sintow font aussi partie de son Rosenkavalier II (Vienne 1982), et Agnès Baltsa occupe la vedette de sa Carmen de Berlin de 1982 / 1983. Trois autres

compositeur occupent le maestro : Wagner dont il enregistre son dernier Parsifal (Berlin 1980 avec un plateau de chanteurs masculins sidérants, finement caractérisés : Van Dam, Von Halem, Moll, Peter Hofmann, surtout le Klingsor de Nimsger : un must), puis Puccini dont Turandot emploie Ricciarelli (avec Domingo, Raimondi... Vienne 1981). Enfin c'est Verdi qui s'impose à nouveau avec Falstaff à Vienne en 1980 : Taddei, Kabaivanska, Ludwig, et le dernier ouvrage lyrique enregistré avant la mort de Karajan, Un Ballo in maschera offrant un immense rôle à Placido Domingo (avec l'Oscar de Sumi Jo, autre interprète favorisé par le chef... ,Vienne 1989).

L'écoute attentive des productions lyriques ainsi transmises, montre combien Karajan savait cultiver et affiner une pensée globale dans chaque lecture. Orfèvre de la pâte orchestrale, **Karajan défend surtout se souci du verbe et de la langue** : le texte demeure toujours intelligible, confinant au théâtre musical. Avec un remarquable sens de l'équilibre, Karajan travaille les masses, les pupitres comme un architecte du son mais le relief mordant du texte, porteur de tension et de vérité dans les situations malgré parfois le spectaculaire de l'orchestre... préserve la justesse et l'intensité de l'expression.

Retrouvez quelques éléments utiles sur [le site dédié le club DG / Deutsche Grammophon](#)

sommaire chronologique

Don Carlo, Siepi, Fernandi, Jurinac, Bastianini, Wiener P, Salzbourg Live 1958

(sans l'acte de Fontainebleau : acte de innocence galante
celle de l'Infant et d'Elisabeth)

Orfeo ed Euridice, Wiener P, Salzburg, 1959 LIVE

Aida, Tebaldi, Simionato, Bergonzi, Wiener P, Vienne 1959

Die Fledermaus, Wiener, with guests, Vienne 1960

Der Rosenkavalier 1, Della Casa, Jurinac, Güden, Edelman, Wiener P, Salzburg Live 1960

Otello, Tebaldi, del Monaco, Wiener, Vienne 1961

Tosca 1, Leontyne Price, Giuseppe di Stefano, Wiener P, Vienne 1962

Il Trovatore, Leontyne Price, Franco Corelli, Wiener, Salzburg Live 1962

Pagliacci, Bergonzi, Scala, 1965

Cavalleria Rusticana, Bergonzi, Scala, 1965

Die Schöpfung, Janowitz, Wunderlich, Prey, Wiener P, Salzburg live 1965

Wagner à Berlin

Le Ring, Berliner P, 1966-1969

Das Rheingold, DFDieskau, Berlin 1967

Die Walküre, Janowitz, Vickers, Talvela, Crespini, Berlin 1966

Siegfried, Jess Thomas, Gerhard Stolze, Berlin 1969

Götterdämmerung, Helge Brilioth, Janowitz, Ludwig, Berlin 1969

Boris Godounov, Wiener P, Vienne 1970

Die Lustige Witwe, Berliner P, Berlin 1972

La Bohème, Freni, Pavarotti, Berliner P, Berlin 1972

Madama Butterfly, Mirella Freni, Luciano Pavarotti, Wiener P, Vienne 1974

Le Nozze di Figaro, Wiener P, Vienne 1978

Tosca 2, Katia Ricciarelli, José Carreras, Berliner P, Berlin 1979

Die Zauberflöte, Berliner P, Berlin 1980

Falstaff, Taddei, Kabaivanska, Ludwig, Wiener P, Vienne 1980

Parsifal, Van Dam, Von Halem, Moll, Peter Hofmann, Nimsger,

Berliner P, Berlin 1980

Turandot, Katia Ricciarelli, Domingo, Raimondi, Wiener P, Vienne 1981

Der Rosenkavalier 2, Tomowa Sintow, Baltsa, Perry, Moll, Wiener P, Vienne 1982

Carmen, Berliner P, chœur de l'opéra de Paris, Berlin 1982 et 1983

Don Giovanni, Berliner P, Berlin 1985

Un Ballo in maschera, Domingo, Jo, Wiener P, Vienne 1989



Karajan : The opera recordings. 26 operas, 1 oratorio. Deutsche Grammophon. Le livret d'accompagnement comporte de nombreuses photos des sessions d'enregistrements où le chef est pris sur le vif avec les équipes techniques et les chanteurs... Les amateurs du Karajan Straussien : poèmes symphoniques et opéras se dirigeront

vers [le somptueux coffret KARAJAN STRAUSS également édité par Deutsche Grammophon en 2014 \(11 cd, édition pour les 25 ans de la disparition du maestro\)](#)

Portrait d'Herbert Von Karajan

✖ [Portrait du chef autrichien Herbert von Karajan](#), édité sur classiquenews à l'occasion de son centenaire en 2008. Le 5 avril 2008 marque le centenaire de la naissance du chef

d'orchestre le plus médiatisé du XXème siècle. Voici donc, un nouveau centenaire à fêter, dans la riche actualité commémorative de 2008, qui compte aussi le centenaire Olivier Messiaen, et les 150 ans de la naissance de Giacomo Puccini. Karajan qui fut toujours pour Wilhelm Furtwängler (autrement plus généreux et humaniste, mais dont le défaut fut de paraître trop tôt sur la scène, avant l'essor du disque, vinyle et compact), le "petit k"... est le sujet d'innombrables célébrations et rééditions (au cd comme au dvd). Est-il juste dans la perspective de l'histoire d'aduler voire d'idôlatrer ainsi HVK? *A torts ou à raisons* (pour reprendre le titre de la pièce de Ronald Harwood, au sujet du procès en dénazification de Furtwängler). N'en déplaise à ses détracteurs et critiques dont il faut bien l'avouer nous faisons partie, Karajan est un nom qui a inscrit chacune de ses lettres dans l'imaginaire collectif. L'homme reste une légende de la baguette, tyrannique mais d'une exigence absolue, boulimique de l'enregistrement, mais pointu et d'un idéal affûté jusqu'à l'extrême. Le profil présente ses parts d'ombres, de tâches... indélébiles (il adhéra de son plein gré au parti nazi, comme Elisabeth Schwarzkopf, jouant par opportunisme Fidelio pour l'anniversaire du Führer), ses doutes et ses incertitudes en particulier, vis-à-vis de Furtwängler, un maître indépassable. Il y a chez lui la conscience du génie et forcément la démesure narcissique parfois, souvent, insupportable. [LIRE notre portrait complet d'Herbert von Karajan](#)

CD, coffret. Compte rendu

critique : Karl Boehm : Late recordings. Vienne, Londres, Dresde. 23 cd Deutsche Grammophon (1969-1980)

CD, coffret. Compte rendu critique : Karl Boehm : Late recordings. Vienne, Londres, Dresde. 23 cd Deutsche Grammophon (1969-1980). Deutsche Grammophon nous régale



littéralement avec ce coffret de 23 cd qui dévoile et souligne la justesse et la profondeur poétique du chef autrichien si mésestimé **Karl Böhm**, baguette ardente, vive, subtil qui malgré le grand âge, 70 et 80 passés, jusqu'à 1980 (l'année qui précède sa mort), reste inégalée chez Mozart, Schubert, Beethoven ou Richard Strauss... Voici ses histoires d'amour avec trois grands orchestres avec lesquels il a travaillé et approfondi la compréhension des oeuvres choisies ici essentiellement orchestrales (DG fera-il paraître en complément un coffret lyrique ?) : London Symphony Orchestra, Staatskapelle Dresden, Philharmonique de Vienne évidemment...

Karl Böhm ou Boehm, précède voire pour certaines oeuvres égale le génie de l'autre baguette autrichienne, Karajan. Aussi peu narcissique que son cadet était megaloman, le docteur Böhm a le souci du métier bien tissé, parfaitement structuré, avant l'impact de la gestuelle ou la photogénie de la posture.

C'est un artisan orfèvre (dans le sens le plus noble du terme) qui concilie sensibilité et clarté. En cela son legs artistique, dévoilé dans ses dernières années (à près de 70 ans et au-delà) dans ce coffret magistral édité par Deutsche Grammophon, est des plus captivants.

Ses Mozart et ses Strauss (Karajan souhaitera toute sa vie

égaler l'accomplissement de Boehm dans La femme sans ombre entre autres) restent les plus justes qui soient. Ses Wagner sont aussi finement articulés grâce à la proximité précoce de Karl Muck chef attitré de Bayreuth qui avait remarqué son premier Lohengrin (1917).

23 cd soulignent chez Deutsche Grammophon l'héritage du chef autrichien

Böhm : le poète et l'architecte



La direction de Karl Böhm (ou Boehm : 1894-1981) s'offre à nous dans ce coffret de 23 cd, jalons étonnamment polis et travaillés du dernier Böhm à la tête du Wiener Philharmoniker (cd1-15 ; 17-18 ; 22-23), London Symphony Orchestra (cd 19-21) et Staatskapelle de Dresde (cd2 et 16). L'élégance du maestro, un authentique orfèvre des équilibres orchestraux,

doué d'une somptueuse sensibilité instrumentale, un tempérament lyrique hors pair (en particulier chez Richard Strauss) jaillit ici dans ce résumé symphonique d'une rare valeur. Voici le Boehm le plus mûr, le plus abouti, celui

septuogénaire jusqu'à sa mort octogénaire survenu à 86 ans. Avec le recul, le chef autrichien a incarné une synthèse parfaite du bon goût, apôtre du style impeccable n'excluant ni poésie, ni puissance, ni équilibre souverain. Une alliance qui nous paraît aujourd'hui légendaire et qui permet de mieux mesurer l'immense legs transmis par Böhm, plus de 30 ans après sa mort. **Avec ses chers Wiener Philharmoniker**, Karl Böhm aura traversé un large répertoire depuis, si l'on respecte une vision chronologique ainsi restituée par Deutsche Grammophon : Mozart (Requiem de 1971) et les Strauss faiseurs de valse (1971 et 1972), les symphonies de Haydn (88,89,90,91,92 en 1973,1974), ces dernières préparant évidemment les Symphonies de Mozart minutieusement choisies (29, 35 « Haffner », 38 « Prague », 39 en 1979-1980 ; sans omettre les 40 et 41 de 1976), mais aussi des Bruckner carrés et puissants (Symphonies 7 et 8 (1976), Schubert (Symphonies 5 et 8 inachevée), Schumann (4ème), Dvorak (évidemment du Nouveau Monde n°9) : tout cela à la fin des années 1970. Mais l'accomplissement réalisé par Böhm et le Wiener Philharmoniker ne saurait être totalement exprimé sans les étapes décisives qui demeurent chez Strauss (l'éblouissant poème symphonique Une vie de héros de 1976, et chez Beethoven : la 9ème qui est le premier opus d'ouverture (cd1 : 1980, avec Jessye Norman, Plácido Domingo, Brigitte Fassbaender et Walter Berry), les cd 2 (sommptueuses ouvertures Egmont, Coriolan, Créatures de Prométhée, ciselées sur l'arc tendu et poétique de l'épopée humaine avec des respirations amples et prenantes soulignent combien le génie du chef lyrique se dévoile continûment) ; enfin la Missa Solemnis de 1974 (cd 3 et 4) : avec un plateau de rêve (Margaret Price, Christa Ludwig, Wieslaw Ochman et Martti Talvela). Si le chœur n'y est pas aussi raffiné et calibré que chez Karajan, Böhm sait exploiter toutes les ressources de l'instant avec un don sensible indiscutable : la ferveur qui s'en dégage est tangible et aérienne. Le Benedictus (violon solo : Gerhart Hetzel) y atteint avant Karajan un sommet d'élégance rentrée, d'embrasement mesuré qui captive de bout en bout. Böhm a l'intelligence et la sensibilité pour faire

jaillir et étinceler comme personne des climats souterrains, d'une profondeur absolue, à la fois grave mais tendre et d'une délicatesse humaine. C'est d'ailleurs ce qui rend sa direction lyrique aussi passionnante chez Wagner et Strauss (à notre connaissance sa Femme sans ombre est inégalée, même comparé à Karajan, Solti ou Sinopoli).

Avec le London Symphony Orchestra, Böhm grave les Symphonies 4, 5 et 6 de Tchaïkovski en 1977-1978-1980, déployant des bijoux d'intériorité là aussi embrasés parfaitement mesurés.



La collaboration du chef autrichien avec **la Staatskapelle Dresden** n'est certes pas anecdotique apportant l'éclairage complémentaire de Beethoven (ouvertures Fidelio et Leonore III de 1969 : c'est le témoignage le plus ancien du coffret : Leonore III époustouffle par son intelligence dramatique et la poésie de l'architecte comme la sûreté de ses audaces instrumentales, dont des cuivres toujours rutilantes, déliées, accents toniques d'une vision saisissante), et aussi un Schubert (la 9ème dite La Grande) de 1979.

Biographie. Né le 28 août 1894 à Graz et mort le 14 août 1981 à Salzbourg (86 ans), Karl Böhm / Boehm est avec son cadet Karajan, le chef autrichien le plus célèbre et comme lui au passé obscur à l'énoncé délicat en partie pendant les années d'occupation hitlériennes. Le jeune diplômé en droit se forme à la musique aux Conservatoire de Graz puis de Vienne. *À 27 ans, il est l'assistant – 4ème chef invité auprès de Bruno Walter à l'Opéra d'Etat de Bavière en 1921 (élargissement du répertoire symphonique et surtout lyrique dont Don Giovanni, Der rosenkavalier, Ariadne auf Naxos...), puis il dirige à Darmstad (dès 1927 comme Kapellmeister),*

enfin à Hambourg (1931).

Travailleur né, Böhm sait aussi explorer les auteurs de son temps dirigeant Krenek, Paul Hindemith, Honegger. .. il produit son premier Parsifal, une Salomé légendaire et en 1931, Wozzeck de Berg avec lequel il se lie d'une profondeur amitié; ces deux accomplissement de la presque quarantaine font de Darmstadt un haut lieu de réalisation artistique.

A Hambourg, les opéras de Böhm gagnent encore en profondeur et en finesse d'analyse psychologique ; et plus de Strauss (première Elektra et Arabella) dont il fait la connaissance, Boehm comme Erich Kleiber à la même époque, oeuvre aussi à humaniser Verdi d'une verve dramatique nouvelle (Macbeth).

L'ordre nazi ne lui pose pas de problème car le jeune chef poursuit une carrière ascensionnelle incarnant aux heures les plus noires de l'Allemagne, l'idée du chef allemand de souche reconnu et encouragé par les nazis. C'est un chef adoubé qui s'affirme ainsi en 1933 à l'Opéra de Vienne par la grande porte avec Tristan und Isolde de Wagnérien.

De fait, en 1934, il succède à Fritz Busch (expulsé par les nazis) à la tête du Semperoper de Dresde puis dans la décennie suivante devient directeur musical de l'Opéra d'État de Vienne en 1943. Patriote déclaré, Boehm ne fait pas mystère de son admiration pour le reich hitlérien, n'hésitant pas à diriger en 1938, le concert officiel célébrant l'annexion de l'Autriche à l'Allemagne nazie et faisant dans ce contexte le salut nazi.

Comme un autre proche de Strauss, Clemens Krauss également chef d'orchestre, Boehm fait allégeance aux nazis sans pour autant détenir sa carte du parti nationaliste socialiste (comme c'est le cas de Karajan et de la soprano Élisabeth Schwarzkopf), de toute évidence Boehm adhère au régime de la barbarie, en défendant pourtant les compositeurs interdits... Après la guerre, il se voit réhabilité et poursuivra sa

carrière au début des années 1950, quand un Karajan dut s'exiler en Grande Bretagne pour préparer ensuite l'essor de sa propre activité de chef en Allemagne et en Autriche... avec l'éclat que l'on sait.

Après la guerre, Böhm se distingue à la tête de l'Orchestre philharmonique de Vienne ainsi avant Karajan et au Festival de Salzbourg. Sa direction et sa compréhension des oeuvres s'affirment surtout dans le domaine symphonique classique centré essentiellement sur le répertoire germanique romantique (Symphonies de Beethoven et en particulier de Schubert dont il est l'un des premiers promoteurs quand Bernstein s'intéressait plutôt à Mahler)... A cela s'ajoute les classiques viennois : Haydn, Mozart, raffinés, élégantissimes. Bruckner est aussi un cheval de bataille ardemment défendu comme Schubert : ses lectures des symphonies 4 et 8 restent anthologiques par leur souffle et leur clarté miniaturiste.

Très rare en France, Boehm dirige aux Chorégies d'Orange le 7 juillet 1973, Tristan und Isolde de Richard Wagner avec la soprano Birgit Nilson et le ténor Jon Vickers.

La vision est celle d'un architecte qui réussit la structure dramatique des oeuvres : opéras, symphonies, oratorio ; veillant particulièrement aux équilibres et à la clarté de la sonorité, Boehm est un interprète pointilliste, capable d'une superbe ciselure instrumentale qui colore ses Wagner ou ses Schubert d'une saveur mozartienne, et inversement, il apporte à ses Mozart un souffle et une respiration d'une ampleur personnelle souvent passionnante.

CD, coffret. Compte rendu critique : Karl Boehm : Late recordings. Vienne, Londres, Dresde. 23 cd Deutsche Grammophon (1969-1980).

CD, coffret. Compte rendu critique. Ivo Pogorelich : complete recordings. 14 cd Deutsche Grammophon (1981-1995) .

CD, coffret. Compte rendu critique. Ivo Pogorelich : complete recordings. 14 cd Deutsche Grammophon (1981-1995).

Ado scandaleux puis pilier classique... Passeur enflammé Ivo Pogorelich sera passé de l'icône rebelle des années 80 aux déjà grands du piano ... alors que sa carrière , n'est pas achevée.

En couverture de ce coffret de 14 cd, absolument

incontournable, la posture cool et relax d'un ado virtuose en tee-shirt et jean (membre d'un Boys band), qui vient de semer le scandale **au Concours Chopin de Varsovie : éliminé en demi finale, Ivo Pogorelich (né à Belgrade en 1958)** provoque du haut de ses 22 ans... le départ de Martha Argerich alors membre du Jury. Et c'est le vietnamien Dang Thai Song qui est sacré



Premier Prix du Concours 1980. D'emblée le jeu sans équivalent de Pogorelich rayonne tout au long des ces 14 programmes anthologiques, enregistrés par Deutsche Grammophon : le geste se fait provocateur et le premier disque à paraître dès 1981, totalement dédié à Chopin est sa réponse mûrie, scrupuleuse aux membres du Jury de ce Concours 1980 qui l'avait écarté. Contrastes exacerbés, virtuosité époustouflante, rubato original, vision toujours enflammée et jamais polie... Chopin, Beethoven, Ravel... le génie Pogo sublime et transfigure dans un crépitement imaginatif continu qui laisse soit déconcerté mais admiratif, soit agacé puis réfractaire. La jeunesse, le concept finalement très soigné du look pop rock appliqué au classique fait recette : les salles se l'arrachent et le soliste embrase les publics tant l'équation de la jeunesse et du talent bouleverse les sensibilités. D'autant plus que les traits du pianiste, androgynes, renforcent l'énigme Pogo.

DG publie en 14 cd les seuls gravures studio du pianiste prodige des 80's et 90's

Le piano hors normes d'Ivo

Les cd 1-6 regroupent les premières gravures propres aux débuts des années 1980 : celles de la révélation (1981-1985) : programmes solistes Chopin bien sûr, Beethoven, Ravel (Gaspard de la nuit), et aussi les Concertos avec orchestre de



Chopin et Tchaïkovski en complicité avec Claudio Abbado). **Le cd 7 rassemble les 24 Préludes de Chopin**: un sommet difficilement égalable encore aujourd'hui (Hambourg, 1989). **Les gravures 8-11 marquent la maturité du début des années 1990** (Sonate n°2 de Scriabine, Sonate de Liszt évidemment, mais aussi Scarlatti et Haydn), auxquels succèdent les cd 12 et 14 de 1995 qui comprennent l'**incontournable Moussorgski** et dans le dernier album, 4 Scherzos de Chopin.

Tout cela permet de dessiner les grandes lignes d'un tempérament hors normes. Si Mozart, et sa simplicité grave lui échappent incontestablement, ses Bach cependant semblent imposer sa musicalité au-delà des postures stylistiques. Puis l'éclosion de la maturité si manifeste chez Scriabine ou Chopin (les 24 Préludes demeurent la référence absolue du catalogue Pogorelich chez DG), avant le sublime et profond Moussorgski (Tableaux d'une exposition, autre must absolu). Après 14 années de carrière et d'enregistrements, Ivo cesse toute activité à la mort en 1996 de son épouse Aliza Kezeradze (qui de vingt ans son aînée fut son mentor, un guide spirituel et artistique tout autant qu'une compagne dévouée). C'est une cassure nette dont le soliste se remet encore avec difficulté. De nouveaux récitals se sont réalisés (2014), des velléités d'enregistrements aussi. Pour l'heure, le coffret de 14 cd édité par Deutsche Grammophon (et qui regroupe les seuls enregistrements studio du pianiste) constitue une somme artistique indiscutable : l'engagement, la personnalité, le feu prométhéen qui s'en dégage (la vacuité d'un narcissisme souverain diront les critiques plus réservés) restent pourtant captivants. Evidemment le coffret reçoit le CLIC de classiquenews de juin 2015.

CD, coffret. Compte rendu critique. Ivo Pogorelich : complete recordings. 14 cd Deutsche Grammophon réf.: 479 4350. Consulter [le sommaire complet du coffret sur le site de Deutsche Grammophon](#)

CD, coffret. Compte rendu critique. Itzhak Perlman : complete Recordings on Deutsche Grammophon (25 cd)

CD, coffret. Compte rendu critique. Itzhak Perlman : complete Recordings on Deutsche Grammophon (25 cd). La prestigieuse étiquette jaune, Deutsche Grammophon célèbre les 70 ans du violoniste israélien Itzhak Perlman (le 31 août 2015) en lui dédie un important coffret cd qui réunit l'ensemble



de ses enregistrements pour le label. Perlman a gravé 25 albums pour Deutsche Grammophon et Decca entre 1968 et 2001, comptant certaines collaborations scellées sous le signe de l'amitié complice et de la haute technicité toujours finement inspirée. Itzhak Perlman a fait ses débuts chez DG avec les concertos pour violon de Berg et Stravinsky (1978, Seiji Ozawa, direction) ; il a séduit de nouveaux admirateurs par sa chaleur humaine et une générosité flexible qui favorisent les collaborations, ainsi dès 1968, le disque premier, fondateur ici, comprenant la Sonate proustienne de Franck et le Trio de Brahms (avec cor), enregistré à Londres en 1968 ; ou le Concerto pour violon d'Elgar (sous la direction de Barenboim, 1981).

Les concertos de Saint-Saëns et Wieniawski (1983), la Symphonie espagnole de Lalo (1980), un disque de pièces célèbres avec Zubin Mehta (Sarasate, Ravel, Chausson, Saint-Saëns..., 1986) et les Quatre Saisons de Vivaldi (réunissant à Tel Aviv en 1982, et sur instruments modernes la crème des violonistes des années 1980 :) font également partie du coffret. On y retrouve aussi des perles comme l'album « Bach Arias » avec la soprano aussi suave qu'impossible, Kathleen Battle et donc son partenaire, Perlman au violon obbligato (1989-1990), des Concertos de Tchaïkovski et de Chostakovitch avec Perlman cette fois à la baguette à la direction du Philharmonique d'Israel (Tel Aviv, 2001), dirigeant son jeune protégé Ilya Gringolts, et la redécouverte de deux ensembles majeurs pour les années 1980 toujours: Concertos de Mozart (Wiener Philharmoniker, James Levine, Vienne, 1982-1985) et les Sonates pour violon et piano de Beethoven réalisées avec la complicité de Vladimir Ashkenazy à Londres au début des années 1970 (1973-1975), deux cycles réinstaurées au catalogue pour la première fois depuis des années. Les CD reprennent les programmes et pochettes d'origine. La notice accompagnant le coffret est en anglais et en allemand.

Violon subtil et éloquent



Notre avis. Pour ses 70 ans, Deutsche Grammophon édite un coffret mémoire regroupant les enregistrements les plus significatifs voire convaincants du violoniste né à Tel Aviv en 1945 de parents polonais : Itzhak Perlman. Une carrière dans sa globalité se détache ici. Dans sa diversité de plus en plus assumée comme soliste naturellement – musique de chambre dès 1968 avec son complice le pianiste Vladimir Ashkenazy, concertante et symphonique surtout ; mais aussi comme chef d'orchestre et comme pédagogue. C'est une vocation réalisée de facto en complicité avec des noms aussi prestigieux que Barenboim, Mehta, Ashkenazy... autant de personnalités diverses, tempéraments différents qui ont su reconnaître en Perlmann, un partenaire de choix, appréciable indiscutablement pour ses qualités humaines et violonistiques.

Après les aînés que sont Stern, Grumiaux, Oistrakh dont le jeu écouté à la radio fut une révélation, le déclencheur de sa vocation même, **Itzhak Perlman** affirme à travers ce legs discographique une somme esthétique d'où sa finesse de ton se distingue nettement. L'élégance et la pudeur expressive, le souci de la clarté sans calcul ni effet démonstratif, réalisent une sorte de synthèse entre intériorité et pure virtuosité, voie médiane très structurée et équilibrée frappant par sa précision et sa clarté dynamique, qui serait comme l'emblème préservé de cette école franco belge dont il affirme la prééminence en premier lieu dans ses choix de répertoire ...



Franck, Lalo jusqu'à Wieniewski le soulignent suffisamment dans le sommaire du coffret. Le violoniste se distingue encore de ses confrères par un sens du legato, une ligne ciselée dans le souffle qui apparente son élocution, à la voix humaine : l'exemple le plus frappant en serait ici son Berlioz élégantissime et sans effets démonstratifs d'aucune sorte (Caprice et rêverie opus 8, enregistrement parisien réalisé à la maison de la Mutualité en octobre 1980), entonné bel et bien comme l'expression d'un songe personnel. ... pour nous, tout Perlmann est là. Clair et tendre, intime et pudique mais surtout profond et d'une simplicité complice. Un frère musicien comme on aimerait en connaître depuis toujours. Son humilité nous touche. Son naturel aussi qui font tant défaut à nombre de solistes actuels trop préoccupés par leur singularité narcissique. Ainsi c'est toujours la même question : servir la musique ou se servir de la musique ? Aucun doute concernant Perlmann : le violoniste a clairement choisi la première option.

En savoir plus sur
<http://www.clubdeutschegrammophon.com/albums/complete-recordings-on-deutsche-grammophon/#WuXWILDEiyfzVOTl.99>

Coffret cd, compte rendu critique : **Itzhak Perlman, complete Recordings on Deutsche Grammophon**. Sortie : le 4 mai 2015. [25 cd Deutsche Grammophon](#)

CD. Coffret. Sviatoslav Richter, piano. Complete Decca, Philips, DG recordings (51 cd Decca 1956-1994)

CD. Coffret. Sviatoslav Richter, piano. Complete Decca, Philips, DG recordings (51 cd Decca 1956-1994). Un géant venu de l'Est... A 45 ans, Sviatoslav Richter (1915-1997), déjà annoncé par Gilels lui-même passé à l'ouest, fait entendre à l'Europe médusée sa formidable expressivité. Un colosse russe à la conquête de l'Europe et des States. Autodidacte, Richter s'est formé, avant son passage à l'ouest, dans la classe de Heinrich Neuhaus au Conservatoire Tchaïkovski de Moscou. Âpre, puissant, profond, jamais démonstratif, le jeu de Richter évoque l'improvisation tellurique d'un Furtwängler, une vision qui fouille en profondeur le sens des œuvres et dont l'engagement presque austère donne l'illusion de l'improvisation. Scriabine, Stravinsky, Prokofiev, Rachma, Chostakovitch, Poulenc puis Berg et surtout Britten dont il devient proche : les deux vivaient une homosexualité, source d'ostracisme et de soupçons de la part des autorités plus ou moins complaisantes. Les français paraissent aussi en bon nombre et essentiels même par le volume des pièces enregistrées : Debussy, Ravel... Richter est un soliste solide, mais aussi un partenaire chambriste vénéré (il crée ainsi en Union soviétique le Concerto pour piano de Britten). Pour chaque récital, Richter qui connaît pourtant les œuvres par



cœur, joue avec la partition : antisèche et remède contre le trou de mémoire, surtout proximité directe sans afféterie ni maquillage avec les notes : la garantie d'un approfondissement supérieur ? Longtemps le cas Richer incarna ce provincialisme crasse propre à la Russie soviétique ; d'autant plus minoré qu'alors, l'américain Van Cliburn, héros américain du Concours Tchaïkovski de Moscou en 1958 imposait la supériorité artistique de l'Ouest sur l'Est, outrage médiatisé à l'époque de la guerre froide et jusque derrière le rideau de fer. Richter / Cliburn régénérait l'antagonisme Orient / Occident, charriant les pires raccourcis abjects que l'on peut évidemment imaginer.



L'artiste aima la France : il y fonda le festival près de Tours dans un grange où il accueillit les plus grands instrumentistes de 1960 à 1980.

Insaisissable, l'homme Richter cultivait la contradiction, la provocation parfois grossière : le propre d'une insatisfaction existentielle qui appliquée à l'exercice musical, produisit comme en témoigne ce coffret indispensable, un génie de l'interprétation.



Pour le centenaire de Sviatoslav Richter, Decca ressort les joyaux de son inestimable fonds. Parmi une diversité jubilatoire, ses Bach de 1991 (soit enregistrés 4 ans avant sa disparition), sont carrés

structurés, austères et profonds ; ses Haydn (1986, 1966) regorgent de saine facétie et d'humour classique ; ses Mozart (1989) se montrent caressants, étonnamment tendres et nostalgiques. Des années 1990 aussi, les Beethoven prolongent la recherche de clarté et de profondeur des Bach contemporains : les Variations Diabelli (1986) captivent par leur sagacité poétique ; notons les perles : la Sonate en si de Liszt de 1966, les Schubert de 1966 (D575), 1989 (D894) ; l'intégrale

des Sonates de Brahms de 1986-1988 ; suave, ondoyant, insaisissable : son Schumann palpitant des années 1950 : scènes de la forêt et Fantasiestücke... Après les programmes monographiques, le coffret présente les récitals conçus comme des totalités éclectiques : celui de 1961 pour DG regroupant Haydn, Debussy, Prokofiev, puis le récital de Sofia (1958 : dédié surtout à Moussorgski) attestent de la carrure du soliste, dragon aux mains agiles. Il y aurait tant à dire et exprimer face à une telle somme interprétative : tout le « cas » Richter est là : énigmatique et fascinant, ambivalent et profond, généreux mais mystérieux ; divers et multiple mais finalement insaisissable. Coffret incontournable.

CD. Coffret. Sviatoslav Richter, piano. Complete Decca, Philips, DG recordings (51 cd Decca 1956-1994)